

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Koréphilie* de Denis Vanier et Josée Yvon (Écrits des Forges)**

André Dionne

Number 28, Winter 1982–1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39688ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dionne, A. (1982). Review of [*Koréphilie* de Denis Vanier et Josée Yvon (Écrits des Forges)]. *Lettres québécoises*, (28), 80–80.

Koréphilie

de Denis Vanier et Josée Yvon

(Écrits des Forges)

sans halte ni clairière désirs en clappements des cinq doigts emmêlant des gènes des germes – menhirs sirènes sapins – sangs d'ancêtres qui affluent à ma gorge spectrographique soleil

(Gatien Lapointe, Barbare inoui, *Écrits des Forges*, Coll. « Radar », 1, 1982.)

Vanier, c'est l'œil de travers à travers sur la rue. La subversion qui n'attend pas le coin de la rue. Le maintenant et l'ici dans son ailleurs. La faim qui crie sa langue. Et la police qui traque. — Puis trébuche et vase. Découverte de la beauté. Spot agressif du rayon-X. La défense collée à l'attaque. Les deux poings liés au bonheur. Portant les dieux de la lumière. (Vanier, l'intègre et l'intégral.) Le hors-la-loi que nous sommes tous pour passer à travers la jouissance contrôlée. « Pour la douceur / de ce qui ne mourra jamais ». (p. 11) Où « il n'existe aucune hallucination / les images détruites sont l'exposition concrète / de l'existence solitaire ». (p. 12) Entre le texte et l'agir, il y a une vision de la nuée originelle — qui enfin crève de liberté « en pleine pubiotomie carnivore ». (p. 7) Quelle beauté, « des mangeurs de mousse, / de pétoncles en suspension » ! (p. 13) Quand il n'y a que l'espoir pour unique sortie et plénitude d'exister. Dans le surréel des papilles voraces interdites, poursuivre l'écrit visionnaire du hasard inutile : poésie. (S'afficher panneau-réclame du vivre sans contrainte, c'est Vanier.) Du mot matraque au rythme d'esthétique libération, nous devenons rhizomes dans la trajectoire du pouvoir. De la naïve transgression rituelle à la christe d'hostie totale chairielle, l'auteur / lecteur ouvre les veines du désespoir. L'éclaboussure du moi « se (menstrue) dans l'écriture ». (p. 19) Enfin voilà « renvoyer / le coma de l'imaginaire ». (p. 20) Nous sommes tous « un animal touché / dont le sperme soûle en urinant ». (p. 20) *Gogo-boy* de l'offrande au désir qui meurt de fantômes. En chasse de l'odeur « de ces

mains d'ouvriers / qui n'étranglent encore / que pour la beauté des petits ». (p. 22) Il n'y a plus d'hallucination devant le réel démasqué, mais une conscience de l'urgence de vivre en se présentant « travesti de visage comme une serrure bon marché ». (p. 46)

Quand Josée Yvon dit : « la beurrée de pinottes me saigne comme une poignée de larmes, / yeux cernés sur une fragile confession, je me sens la moisissure du chien », (p. 51) c'est toute la condition humaine et sociale qui est étalée sur les trottoirs de l'enclère. L'odeur de la misère attachée à un état imposé s'infiltré comme un soupçon dans le texte. Le lesbianisme, le travesti deviennent des sorties pour échapper à l'uniformité-compresseur du système et des catégories. « découvrant la belle veine à l'intérieur de la cheville / le bruit du

chauffe-eau rythme celui du THC / et cruelle la fermeture ». (p. 44)

Se demander : » L'EXPOSITIONNISME EST-IL POLITIQUE — POÉTIQUE » (p. 42), c'est aussi présumer que le texte est de par son exposition même une libération de la poétique et du politique qui imposent leurs modes et leurs bien-dire. Enfin, c'est sortir. Être hors les parallèles rétrécissantes des rôles sexuels. Puis ouvrir les flots alors que « l'instant du rose traîne sa misère ». (p. 49) (Se pourrait-il enfin que la beauté sourde de la crasse qui grisaille ?) Face au terrorisme de l'État profiteur, il ne reste qu'à opposer « les baggies de salive / et l'impact du fist-fucking » (p. 39) pour affirmer son droit à la naissance.

Nous ne sommes plus de la race des mutants
mais de celle dont les yeux
brûlent la lumière
avec des rubans aux poignets
pour nous lier au bonheur (p. 11)

Voilà l'annonce d'une possible éternité vécue dans l'instant de notre chair. Marqué de l'espace originel, c'est le point tout tendu qui traverse les méandres du devenir.

Koréphilie accorde deux écritures qui se rockent. L'espoir se détache de la gangue d'apparence qui l'emprisonne. Chaque lame de réel est mise à nue dans un rythme tranchant qui nous oblige à l'évidence. Les mots et les sens sont directs et leur échapper ne peut témoigner que de cécité auditive. Des paroles péristaltiques comme celles de Vanier et Yvon permettront la venue du bonheur.

André Dionne

